

Vues d'ensemble

Number 229, January–February 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48214ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2004). Review of [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (229), 51–59.

BON VOYAGE

Il peut sembler au départ saugrenu ou tout au moins surprenant que Jean-Paul Rappeneau (*Cyrano de Bergerac*, *Le Hussard sur le toit*) ait choisi le genre de la comédie pour illustrer les événements dramatiques qui ont précédé la chute de la France aux mains des Allemands en juin 1940. Et pourtant, le cinéaste a vu juste en dénonçant avec finesse le jeu des apparences du milieu tant politique, aristocratique qu'artistique de l'époque. Le cœur du film se situe à Bordeaux où, pris en état de panique, les ministres se réunissent en session extraordinaire, les bien nantis s'entassent à l'hôtel Splendide et les petites gens envahissent les rues de la ville.

Coscénarisé par l'écrivain Patrick Modiano, *Bon Voyage* bénéficie d'une qualité de dialogue nourri par la vigueur de la repartie et d'un scénario où un bon dosage des ressorts dramatiques relancent l'action et conservent l'intérêt du spectateur. La direction d'acteurs est réglée comme une partition musicale et la mise en scène comme une chorégraphie, telles les scènes de foule ou encore celle du restaurant de l'hôtel dans laquelle Frédéric, jeune écrivain en cavale, sème la pagaille autour de lui avant de fuir par la fenêtre qui vole en éclats. On notera d'ailleurs l'accélération du rythme du film parallèlement à l'augmentation de la gravité de la situation politique. Mentionnons en passant la délicieuse composition d'Isabelle Adjani en star de cinéma manipulatrice à souhait et la découverte de Grégori Derangère, un acteur fort talentueux à la sensibilité exacerbée.

Malgré le nom de vedettes au générique, *Bon Voyage* reste un film-chorale caractérisé par l'absence de personnages dominants mais plutôt par l'entrecroisement de personnages secondaires aux destins judicieusement liés.

Inspiré des souvenirs de sa propre jeunesse, Rappeneau évoque ici avec lucidité et ironie les quelques jours qui ont scellé le sort de la France afin que six décennies plus tard, le monde s'en souvienne toujours.

Louise-Véronique Sicotte

Bon Voyage



France 2003, 114 minutes – Réal. : Jean-Paul Rappeneau – Scén. : Jean-Paul Rappeneau, Patrick Modiano – Int. : Isabelle Adjani, Gérard Depardieu, Grégori Derangère, Yvan Attal, Virginie Ledoyen – Dist. : TVA.

LE CABINET DU DOCTEUR FERRON

L'œuvre cinématographique de Jean-Daniel Lafond, depuis sa rencontre avec Pierre Perrault (*Les traces du rêve*),

en est une sur la parole, l'écrit, la poésie même et la manière dont l'artiste s'implique dans son milieu en le décrivant, en le magnifiant et en le critiquant. Il était donc normal que le réalisateur s'intéresse plus encore à ce médecin, conteur, écrivain polygraphe, polémiste, fondateur du parti Rhinocéros puisqu'il y avait déjà des liens familiaux. L'approche biographique implique, dans ce cas-ci, une identification étonnante du réalisateur avec son sujet puisqu'il reconstitue le dit-cabinet du bon docteur Jacques pour pouvoir y écrire. La remarquable photographie de Serge Giguère intègre dans leur milieu les témoignages qui rendent les multiples



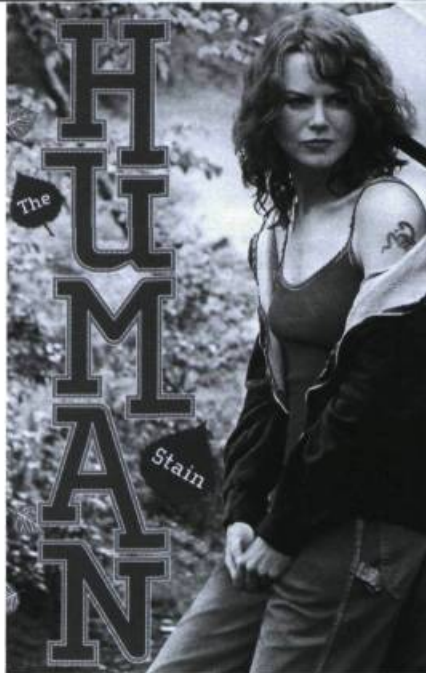
Le Cabinet du docteur Ferron

côtés du personnage, fils de bourgeois suicidé, s'impliquant de multiples manières dans sa société et ressourçant son écriture au de personnes très diverses. La fin de l'artiste est un peu escamotée mais ce film est une belle introduction à l'œuvre de ce personnage fondateur du Québec moderne.

Luc Chaput

Canada [Québec] 2003, 82 minutes – Réal. : Jean-Daniel Lafond – Scén. : Jean-Daniel Lafond, Babalou Hamelin – Avec : Jean-Daniel Lafond, Madeleine Lavallée-Ferron, Martine Ferron, Paul Ferron, Robert Millet, Jacques Prince, Marc-André Forcier, Ray Ellenwood – Dist. : ONF.

Casa de Los Babys



The Human Stain

CASA DE LOS BABYS

Dans un pays d'Amérique latine, six Américaines attendent que leur soit autorisée l'adoption d'un bébé. Leur attente (des semaines, parfois des mois) obéit à une exigence bureaucratique de résidence, mais leur séjour est délibérément prolongé par leur avocat local, nommé d'office, dont la sœur est propriétaire de l'hôtel où elles logent. Sur un sujet pareil, on pourrait broder à l'infini. Or, John Sayles, spécialiste du récit kaléidoscopique, rétrécit son regard pour permettre au nôtre d'englober une situation dans son ensemble.

Le cinéaste s'interroge sur les accidents de la nature que sont souvent les naissances, sur les enfants oubliés, abandonnés à leur vie de rue, sur le bonheur des uns et le malheur des autres. Il nous fait en passant le bref portrait de quelques Latino-Américains coincés dans une vie qu'ils n'ont pas choisie — ce qui les fait ressembler aux bébés qui iront ailleurs (où ça ?) continuer leur existence.

Là où le cinéaste nous prend au dépourvu, c'est lorsqu'il nous présente sa demi-douzaine de mères potentielles. Il les prend par groupes de trois ou quatre, puis accorde systématiquement à chacune d'elles une scène individuelle comme pour nous permettre de nous faire une idée de leur identité. Seront-elles vraiment capables de s'occuper adéquatement de leur nouveau-né, de leur donner la tendresse requise ? Nan est impatiente, Leslie est une célibataire new-yorkaise un peu dure et semble-t-il intraitable, Gayle est une alcoolique en rémission, Jennifer, la plus jeune, est mariée à un homme riche, rongé par la quête du profit. Ce qu'elles font en attendant : se prélasser au bord de la piscine, visiter le marché en plein air du coin, propager quelques rumeurs nées de l'observation des cinq autres. En quelques traits (qu'on aurait voulu plus développés), John Sayles a écrit leur personnage comme s'il voulait nous montrer en quoi la complexité de leurs qualifications pouvait altérer l'existence future du bébé qui partagera peut-être leur vie. On aurait juste voulu que **Casa de Los Babys** ressemble à ses précédents films qui prenaient deux bonnes heures pour cerner leur propos.

Maurice Elia

États-Unis/Mexique 2003, 95 minutes — Réal. : John Sayles — Scén. : John Sayles — Int. : Marcia Gay Harden, Maggie Gyllenhaal, Lili Taylor, Daryl Hannah, Mary Steenburgen, Susan Lynch, Rita Moreno — Dist. : Alliance.

THE HUMAN STAIN

Adaptation d'un roman primé, acteurs *oscarisés*, directeur photo chevronné et

réalisateur certifié : **The Human Stain** annonçait un mémorable moment de cinéma. Il faudra pourtant se rabattre sur l'œuvre littéraire de Philip Roth pour savourer toutes les ramifications dramatiques de ce récit, une tragédie — une vraie, avec du sang, de l'inceste, et une sacré dose de fatalité. Dès le départ, quelque chose ne tourne pas rond... Est-ce l'emploi de la narration (à la troisième personne, de surcroît), qui alourdit inutilement le début de l'intrigue, ou les nombreux retours en arrière, un brin décousus ? Disons plutôt que l'on a affaire ici à un cas typique d'adaptation littérale, qui aurait manifestement gagné en clarté en s'affranchissant de sa *manière* première. Le sujet même appelait une amplitude précise entre les divers temps d'action et les causalités émotives, tant elles foisonnent et se recourent à travers les bouleversements que subissent Coleman Silk, destitué d'une prestigieuse chaire à cause d'une remarque jugée raciste, et sa maîtresse Faunia Farely, aux prises avec un ex-mari inquisiteur. Au-delà de leurs amitiés et persécutions respectives, ces amants accusent de vives plaies intérieures, dont les origines seront dévoilées un peu pêle-mêle en périphérie des pivots dramatiques. Rapidement — trop rapidement, même — les confessions fusent, les intrigues se multiplient et les personnages se relaient dans une déroutante hiérarchie, tandis que toute émotion sous-jacente éclot par bouscullements successifs, à la merci d'une canalisation séquentielle défaillante et d'un désir d'en mettre plein les nerfs à chaque scène. Tout cela reste bien dommage, alors que les acteurs, Anthony Hopkins en tête, affichaient pourtant une forme d'enfer, entre rage, abandon, honte et compassion, et que les magnifiques extérieurs, dont ceux tournés à North Hatley et à Tremblant, procuraient à l'ensemble une ambiance feutrée, admirablement captée par Jean-Yves Escoffier (1950-2003), dont l'œil nous manquera longtemps.

Charles-Stéphane Roy

États-Unis 2003, 106 minutes — Réal. : Robert Benton — Scén. : Nicholas Meyer, d'après le roman de Philip Roth — Int. : Anthony Hopkins, Nicole Kidman, Ed Harris, Gary Sinise, Wentworth Miller, Jacinda Barrett — Dist. : Alliance.

IN THE CUT

Frannie vit seule à Manhattan. Professeure de création littéraire, elle aime les mots. Au hasard de ses déambulations dans la ville, elle est à l'affût des néologismes qu'elle traque sur les panneaux publicitaires ou au vol d'une chanson. Elle ne s'épanche vraiment qu'en compagnie de sa meilleure amie, sa demi-sœur Pauline. Malloy, inspecteur de police, débarque un jour chez elle et lui apprend qu'un meurtre abominable a été commis sous ses fenêtres. Frannie est intriguée et attirée par Malloy. Une liaison s'amorce bientôt. Mais les crimes se multiplient et un soir, la jeune femme est attaquée dans la rue. Elle devient méfiante et soupçonne les hommes de son entourage, à commencer par Malloy. Après avoir découvert le cadavre démembré de Pauline, elle osera aller jusqu'au bout de ses soupçons, affrontera et abattra le meurtrier.

Voilà pour les faits extérieurs. Mais l'essentiel n'est pas là. Le cœur du film, c'est la descente en elle-même de Frannie, c'est la découverte de son moi profond, de sa sexualité véritable qui lui est révélée dès la première fois qu'elle fait l'amour avec Malloy. Il y a là un mystère que nous ne percevons jamais tout à fait, d'autant plus que la version nord-américaine que nous avons vue fait six ou sept minutes de moins que la version intégrale.

Meg Ryan est très plausible dans ce personnage de femme qui s'assume, ne laissant jamais les autres décider pour elle. Dans le rôle de Pauline, qui collectionne les amours impossibles, Jennifer Jason Leigh est attendrissante et drôle. Mais ce qu'on retiendra surtout du dernier film de Jane Campion, c'est la sophistication de sa texture visuelle. C'est la caméra qui frôle les visages ou qui explore les méandres de l'East Village en conservant, de la première à la dernière image, ce flou trouble et sensuel, cet inimitable chatoïement vaporeux.

Francine Laurendeau

■ À vif

USA/Australie 2003, 119 minutes en Australie, 113 minutes au Canada — Réal. : Jane Campion — Scén. : Jane Campion et Susanna Moore, d'après le roman de Susanna Moore — Int. : Meg Ryan, Mark Ruffalo, Jennifer Jason Leigh, Rodriguez, Sharrieff Pugh, Kevin Bacon, — Dist. : Columbia.

INTOLERABLE CRUELTY

Menée tambour battant et avec une assurance jubilatoire par le couple George Clooney et Catherine Zeta-Jones, **Intolérable Cruelty** commence sur les chapeaux de roue pour plonger avec délectation dans un conte amoral des plus réjouissants sur le triomphe de l'amour et les vertus du mariage mais surtout du divorce ! S'appuyant sur un scénario en béton qui rappelle la mécanique comique huilée au quart de tour des meilleurs boulevards de Feydeau — ironie mordante en plus, bien sûr ! —, les frères Coen dirigent leurs acteurs et chacune des scènes avec une méticuleuse précision dans le rythme comique et dans un style flamboyant qui donne — oh ! merveilleuse contradiction — dans l'excès calculé : ici, tout est plus grand que nature mais, miraculeusement, ne tombe jamais dans la caricature. Pour recréer cet univers où les apparences priment par-dessus tout, les frères Coen n'ont rien laissé

au hasard, du choix des couleurs et des textures vibrantes des costumes et des décors aux cadrages hyper contrôlés en passant par la lumière californienne aussi chaude et éclatante que la blancheur de **Fargo** était morne et froide. Le sourire carnassier de Massey/Clooney et ses dents immaculées (qui reviennent d'ailleurs comme un hilarant leitmotiv à travers tout le film) se sont qu'un seul exemple des images et des symboles utilisés par les réalisateurs pour illustrer ce monde de mensonges peuplé de requins, où deux des meilleurs joueurs se laissent prendre à leurs propres pièges. Les dialogues pointus sont livrés par des comédiens qui prennent visiblement un malin plaisir à participer à l'entreprise. Présenté avec beaucoup de succès à la dernière Mostra de Venise, en septembre 2003, **Intolérable Cruelty** n'est peut-être pas le meilleur film de Joel et Ethan Coen (cet honneur revient sans doute au déca-

In the Cut



Intolérable Cruelty

pant **Fargo**), mais il n'empêche que ceux-ci ont à nouveau réussi un film diablement bon où l'on s'amuse fermement et intelligemment. Face au désert des habituelles comédies romantiques qui remâchent toujours la même plate formule, que peut-on demander de plus des maîtres de la comédie ironique qu'une relecture féroce et amoral du genre ?

Claire Valade

■ Intolérable Cruauté

États-Unis 2003, 100 minutes — Réal. : Joel Coen et Ethan Coen — Scén. : Robert Ramsey, Matthew Stone, Joel Coen et Ethan Coen — Int. : George Clooney, Catherine Zeta-Jones, Billy Bob Thornton, Geoffrey Rush, Cedric the Entertainer, Edward Hermann, Paul Adelstein, Richard Jenkins, Julia Duffy — Dist. : Universal.

Ma voisine danse le ska



Master and Commander : The Far Side of the World

MA VOISINE DANSE LE SKA

C'est officiel. Disons-le. Le cinéma québécois est devenu une industrie. Sans exagérer, disons que les récents succès populaires de certains films au box-office (**Un homme et son péché**, **La Grande Séduction...**) ont de quoi laisser une marque indélébile sur les visages des investisseurs. C'est donc le sourire aux lèvres que l'on envisage maintenant l'avenir du cinéma d'ici. Dans la foulée de cette efferves-

cence installée confortablement dans l'attente du prochain coup-marketing se dessine l'émergence d'une « nouvelle génération » de cinéastes qui, profitant de la rencontre d'une industrie avec son public, se voit offrir l'opportunité de faire ses preuves.

Ma voisine danse le ska, premier long métrage de Nathalie St-Pierre, tourné d'ailleurs à petit budget, s'inscrit donc parfaitement dans cette ten-

dance qui se place quelque part entre l'ouverture à la relève et l'exploitation des rouages d'un establishment qui sait exactement où se trouve son profit. L'histoire est fort simple : un jeune Belge ayant perdu sa femme et sa fille dans un accident de voiture retrouve le goût à la vie et l'amour chez sa voisine de palier. En dehors de la qualité des interprètes, de la fraîcheur de l'entreprise en question, ce qui agace considérablement c'est cette absence totale d'inattendu, cette histoire sans surprise qui nous amène là où on est allé mille fois déjà et revenu sans broncher. Pas de voyage. Peu de risques. Pas de grande expérience, de grand voltige. On est là où on est attendu. Et il y a cette obsession à tourner tout en blague, du suicide à la pédophilie, cette volonté d'arracher à tout prix un rictus au détour de chaque scène, question de voir le spectateur rentrer chez lui avec un sourire en poche. Il n'y a pas de doute dans ce cas-ci : le film est sain et sauf et le spectateur aussi.

Simon Beaulieu

Canada [Québec] 2003, 90 minutes — Réal. : Nathalie St-Pierre — Scén. : Nathalie St-Pierre — Int. : Frédéric Desager, Alexandrine Agostini, Paul Baillargeon, Paul Buissonneau, Marianne Côté Olijnik — Dist. : K.Films Amérique.

MASTER AND COMMANDER : THE FAR SIDE OF THE WORLD

Il est un brin rafraîchissant de voir un auteur de la trempe de Peter Weir s'atta-

quer à un drame d'action historique comme celui-ci. Dans une conjoncture propice au remake en tous genres et où l'action tapageuse triomphe à Hollywood, ce film à l'aspect intimiste, auquel se mêlent habilement des scènes plus spectaculaires, arrive à point nommé.

Le réalisateur explore l'univers de film historique qu'il a jadis abordé avec délicatesse et doigté dans son film **Gallipoli** de 1981. Comme dans ce film, Weir porte un regard lucide sur le milieu et le film témoigne d'un bel esprit de camaraderie entre les deux personnages principaux du film. Cette relation entre deux êtres diamétralement opposés, un capitaine anglais et son fidèle compagnon de bord, le Docteur Maturin, donne lieu à une confrontation des idéologies de l'époque — une réflexion sur le courage et la ténacité. Malgré un léger excès de patriotisme lors du dernier tiers, le cinéaste se permet quelques digressions artistiques à mi-parcours comme son exploration admirative de la faune animale et tropicale par le chercheur et naturaliste passionné qu'est le chirurgien Maturin. Ce qui donne droit à des séquences magnifiques captées avec véhémence par le chef opérateur Russell Boyd. À l'instar d'un Terrence Malick ou d'un Werner Herzog des belles années, Weir éprouve une fascination envers son espace naturel — c'est en fait le premier film à être tourné, en partie, dans la contrée mystérieuse des îles Galapagos — et confère au film un souffle poétique inattendu.

Voilà une œuvre pour les amateurs de film d'action, car même si la mise en scène se veut plus colorée que musclée, le film renferme bien deux séquences explosives à souhait. On peut cependant déplorer l'abus de plans serrés et un montage trop saccadé lors de la bataille finale entre Français et Anglais, lesquels nuisent un peu à la cohérence des scènes de combats.

Pascal Grenier

Maître à bord : de l'autre côté du monde

États-Unis 2003, 138 minutes — Réal. : Peter Weir — Scén. : Peter Weir, John Collee d'après le roman de Patrick O'Brian — Int. : Russell Crowe, Paul Bettany, James D'Arcy, Edward Woodall, Chris Larkin, Max Pirakis — Dist. : 20th Century Fox/Universal/Miramax.

THE MATRIX REVOLUTIONS

Après les critiques et l'accueil populaire pour le moins mitigé reçu par *The Matrix Reloaded* en mai 2003, on peut dire que *The Matrix Revolutions* était attendu de pied ferme. Sans avoir détesté *Reloaded* comme plusieurs, je dois tout de même avouer être demeurée perplexe devant ce film inégal et étonnamment mal ficelé par ceux qui nous avaient pourtant éblouis en 1999, avec leur première incursion dans le monde de la matrice. Aussi ma curiosité et mes propres attentes étaient-elle particulièrement élevées au moment de découvrir finalement, en même temps que la planète entière, la dernière partie de la trilogie. Le verdict ? Plusieurs scènes d'action assez réussies (l'attaque de Zion par les sentinelles, l'ultime duel épique entre Neo et l'agent Smith), des personnages féminins forts et quelques « surprises » plutôt intéressantes (dont le secret de la résolution finale) font certainement de *Revolutions* une expérience cinématographique digne de ce nom. Mais les (trop) nombreux défauts du film (dont certains sont d'ailleurs hérités du précédent) empêchent celui-ci d'être complètement réussi. Le principal de ces défauts est un scénario mal structuré et déséquilibré — trop de nouveaux personnages introduits à ce stade du récit, personnages-clés mal développés, excellents acteurs sous-utilisés comme Fishburne ou Perrineau, trop de pistes à déchiffrer. À vouloir être à la fois hyper pointus intellectuellement et plus *cools* que *cools*, les frères Wachowski plongent le spectateur dans la confusion et plusieurs dialogues malhabiles donnent souvent l'étrange impression qu'ils parodient leur propre style. Au-delà d'un soupçon de limpidité supplémentaire, le film aurait bénéficié d'être resserré pour se concentrer principalement autour des quêtes des deux personnages-catalyseurs du récit, Neo et Morpheus. Aussi, ultimement, si l'on éprouve tout de même un certain plaisir au visionnement du film, il faut avouer que la révolution annoncée par le titre est quelque peu tronquée et rappelle plutôt en fait à quel point c'est *The Matrix* qui, en offrant un divertissement d'une redoutable intelligence avec son parfait

amalgame cinématographique de science-fiction, de *comics* et de films d'action de Hong Kong, demeure aujourd'hui encore l'œuvre véritablement révolutionnaire de la trilogie.

Claire Valade

La Matrice : Révolutions

États-Unis 2003, 129 minutes — Réal. et scén. : Andy et Larry Wachowski — Int. : Keanu Reeves, Laurence Fishburne, Carrie-Anne Moss, Hugo Weaving, Jada Pinkett Smith, Mary Alice, Collin Chou, Harold Perrineau, Lambert Wilson, Monica Bellucci — Dist. : Warner.

MY LIFE WITHOUT ME

Même si la plupart des critiques furent élogieuses à son propos, certaines ont reproché au quatrième long métrage d'Isabel Coixet d'être trop mélancolique. Il est vrai qu'au premier regard l'histoire de cette jeune femme de 23 ans n'a rien d'exaltant : Ann habite à Vancouver et partage avec son mari chômeur et ses deux enfants une maison mobile derrière la résidence de sa mère acariâtre. Entre son boulot de ménagère à l'université et les besognes pour sa famille, elle mène une vie paisible et sans éclat, jusqu'au jour où un médecin lui apprend qu'elle est atteinte d'un cancer et qu'il ne lui reste plus que deux mois à vivre.

C'est à travers la réaction de cette jeune femme que le film prend alors tout son sens. Selon la scénariste réalisatrice, l'univers d'Ann, terne et d'une simplicité exemplaire, sert de contrepoids à l'effet qu'aura sur elle l'annonce de sa mort. « Paradoxalement, elle se rend compte que sa vie décolorée n'était qu'un rêve et que, grâce à cette nouvelle, elle trouve enfin une raison de vivre », explique Isabel Coixet dans le cahier de presse du film.

C'est sans doute la raison pour laquelle Ann, qui s'adresse en voix-off à elle-même à la deuxième personne et que la caméra traque en de multiples gros plans, choisit de ne pas informer ses proches de la situation et entreprend de savourer ses derniers moments en établissant une liste de prior-

The Matrix Revolutions



My Life Without Me

ités (dire à ses filles qu'elle les aime à tous les jours, trouver une femme à son mari, etc.).

My Life Without Me, malgré son sujet aride, n'est jamais larmoyant et s'avère toujours authentique. Isabel Coixet réussit à rendre crédible ce film touchant et criant de vérité où tant le personnage principal, interprété avec grâce par la vedette montante Sarah Polley, que les rôles secondaires (tout spécialement ceux campés par Deborah Harry, Amanda Plummer et Mark Ruffalo) insufflent à cette histoire une belle leçon de vie.

Pierre Ranger

Canada/Espagne 2003, 106 minutes — Réal. : Isabel Coixet — Scén. : Isabel Coixet, d'après la nouvelle *Pretending the Bed Is a Raft* de Nanci Kincaid — Int. : Sarah Polley, Scott Speedman, Deborah Harry, Mark Ruffalo, Leonor Watling, Amanda Plummer, Julian Richings, Maria de Medeiros, Alfred Molina — Dist. : Alliance.

Ni pour ni contre (bien au contraire)



Once Upon a time in the Midlands

NI POUR NI CONTRE (BIEN AU CONTRAIRE)

Je venais tout juste de me repasser le très réussi et fort divertissant *Ocean's Eleven* de Steven Soderbergh au moment où j'ai vu *Ni pour ni contre (bien au contraire)*, le tout dernier film de Cédric Klapisch, l'un des deux brillants « hommes à tout faire » du cinéma français avec Patrice Leconte. Deux impressions se sont spontanément imposées à moi à la sortie du cinéma : les arnaques de haute voltige à la française, façon comédie dramatique, n'ont décidément rien à voir avec leurs contreparties américaines et... Cédric Klapisch sait définitivement ce qu'il fait. Après son irrésistible et follement légère *Auberge espagnole*, Klapisch relève encore une fois avec brio le défi d'un nouveau genre cinématographique. Visuellement impeccable (couleurs, textures, cadrages parfaitement contrôlés et stylés) et récit

mené de main de maître, *Ni pour ni contre (bien au contraire)* repose sur une structure scénaristique des plus solides, dont la cadence intelligemment équilibrée règle tant le rythme du jeu des comédiens (tous excellents) que celui du montage et de la bande sonore (y compris celui de la formidable musique des quatre compositeurs, Loïc et Mathieu Dury, Charlie O. et Sylvia Howard). Rien n'est laissé au hasard et pas même un changement de ton drastique au deuxième tiers du film, alors que

la comédie aux accents corrosifs bascule dans l'action pure puis la tragédie, n'arrive à faire dérailler le film. En effet, de très drôle et gentiment subversif, le film devient très méchant, très noir et franchement violent, mais, grâce au savoir-faire de Klapisch et de ses coscénaristes, qui ont su disséminer des indices de ce revirement depuis

les toutes premières images du film et installer les bases du drame dans chacune des scènes (la relation qui se forge entre Caty/Gillain et les quatre bandits, particulièrement Jean/Elbaz, est d'un malsain extraordinairement émoustillant et annonce inévitablement une issue explosive), le film reste sur ses rails et se termine par une finale des plus jouissives qui ne fait pas de quartier.

Claire Valade

France 2003, 111 minutes – Réal. : Cédric Klapisch – Scén. : Santiago Amigorena, Alexis Galmot et Cédric Klapisch – Int. : Marie Gillain, Vincent Elbaz, Zinedine Soualem, Simon Abkarian, Dimitri Storoge, Diane Kruger – Dist. : Equinoxe.

ONCE UPON A TIME IN THE MIDLANDS

Après avoir vu son ancienne copine refuser à la télévision la demande en mariage de son actuel fiancé, un truand

banlieusard se remet en selle et tente de la reconquérir avec une cagnotte volée à des clowns. Après un début de carrière canon (*Twenty Four Seven*, 1997, et *A Room for Romeo Brass*, 1999), l'Anglais Shane Meadows conclut sa trilogie sur les mœurs sociales de la classe ouvrière avec une comédie colorée aux rebondissements plutôt plats. Amateur de Clint Eastwood et de Charles Bronson, Meadows n'a pas hésité à situer sa joyeuse épopée entre Glasgow et Nottingham et truffier son récit de références leoniennes, de la musique aux costumes en passant par les *duels* d'usage. Pour appuyer sa démarche, il pu compter sur l'artillerie lourde écossaise : si Robert Carlyle, Rhys Ifans et Shirley Henderson sont bien connus des cinéphiles, Kathy Burke et Ricky Tomlinson font néanmoins la pluie et le beau temps depuis plusieurs années au petit écran britannique. Le plaisir est-il cependant au rendez-vous ? Si on considère le film comme une comédie, il faut savoir qu'on rie peu ; s'il est au contraire une western, il ne transpire que de bons sentiments ; et s'il serait plutôt une étude sociale, force est d'admettre que le discours et la manière sont particulièrement banals et schématisés au possible. Carlyle est étonnamment peu crédible en dur au cœur tendre, Ifans cabotine une fois de plus (ou de trop, c'est selon), tandis que Henderson n'en finit plus de pleurnicher et laisser son accapant entourage décider de son compagnonnage à sa place. Restent la découverte de la petite Finn Atkins, dégourdie et attachante, ainsi que les amusantes séances de réunions de famille (nombreuse) autour du poste de télévision, sur le canapé ou dans le lit des maîtres, pour sauver cette entreprise de l'agonie complète.

Charles-Stéphane Roy

Royaume-Uni / Allemagne / Pays-Bas 2003, 104 minutes – Réal. : Shane Meadows – Scén. : Paul Fraser et Shane Meadows – Int. : Robert Carlyle, Ricky Tomlinson, Kathy Burke, Rhys Ifans, Shirley Henderson, Finn Atkins – Dist. : Mongrel.

LE PAPILLON BLEU

Que veulent dire tant de bailleurs de fonds, producteurs, distributeurs lorsqu'ils emploient le terme *produit* pour désigner un film ? **Le Papillon bleu** l'illustre parfaitement : une belle histoire qui rassure et donne de l'espoir, des acteurs connus (dont, bien sûr, un Américain), un cadre idyllique rendu par de jolies images qui feront les délices de l'industrie touristique.

Les familles, à qui une sortie au cinéma coûte si cher, en auront pour leur argent. Les calculateurs, c'est-à-dire tout ceux pour qui le cinéma est devenu une entreprise économique avant tout, aimeront qu'on ait évité d'agresser ou de décevoir le public. Les vertueux n'y trouveront rien à redire. N'est-ce pas un devoir civique que de rassurer les gens dans ce monde désespérant ?

Donc, fabriquez des rêves : rêve de la guérison miraculeuse, rêve de l'enfant-modèle, de la nature édénique et des indigènes en état de grâce, d'un univers où personne ne travaille, où les femmes ont l'initiative en matière de cœur et de sexe face à des hommes inoffensifs. Donnez le premier rôle d'adulte à un acteur qui plaît aux femmes sans menacer les maris, à une actrice qui, vice versa, ... Ne bousculez à aucun prix la structure traditionnelle du récit. Rédigez un dialogue passe-partout qu'on voudrait bien rythmé et spirituel, et traduisible dans toutes les langues.

Vous obtenez alors un « produit ». Si ce produit ne trouve pas le marché ciblé, personne, du moins, ne pourra vous reprocher de n'avoir pas mis toutes les chances de votre côté. Sans doute, votre produit n'aura-t-il aucun rapport avec la réalité... Sans doute est-ce pour cela que l'on insiste à nous faire savoir que **Le Papillon bleu** s'inspire d'une histoire vraie.

Monica Haïm

■ Mariposa azul / The Blue Butterfly

Canada/Royaume-Uni 2003, 98 minutes — Réal. : Léa Pool — Scén. : Pete McCormack — Int. : William Hurt, Pascale Bussières, Marc Donato, Raoul Trujillo, Topo, Marinella — Dist. : Alliance / Tonic.

LE PIÈGE D'ISSOUDUN

Morne matin d'automne. Esther habille ses deux jeunes enfants, les fait sortir de la maison et les noie dans la piscine. On la retrouve ensuite à bord de sa voiture sur l'autoroute Montréal-Québec où elle roule à un train d'enfer. Un policier l'arrête pour excès de vitesse et, constatant à quel point elle semble perturbée, essaie de la calmer et finit par la ramener chez elle. Tandis que sur une scène de théâtre, des acteurs jouent un conte où il est question d'amour, de naissance et de mort.

La première séquence est haletante, trépidante. Un texte étonnant sur la maternité traverse furtivement l'écran. Le regard de la cinéaste suit de très près les gestes de la mère jusque dans la bataille qu'elle doit livrer dans la piscine pour noyer ses enfants. C'est seulement lorsque la caméra recule pour découvrir les petits corps immobiles qu'on mesure la tragédie. Un début à couper le souffle.

« Je connais peu de mes contemporaines qui se l'avouent, déclarait Micheline Lanctôt, mais toutes, à un moment donné, ont ressenti ce vide épouvantable, cet épuisement qui mène au désespoir et qui est le fait d'avoir des enfants aujourd'hui. » Mais dans la voiture, le dialogue entre le policier qui tente de comprendre et la femme désespérée qui refuse de s'expliquer, l'essentiel du film ressemble bientôt à un dialogue de sourds. Quant au conte de Grimm qui se déroule en parallèle, il est cruel comme les contes de fées : après avoir été désiré par une mère

qui mourra de bonheur en le mettant au monde, un enfant sera persécuté par une marâtre assassine.

Sylvie Drapeau incarne magistralement une Esther vibrante et douloureuse. Frédéric de Grandpré est touchant en policier compatissant. On sort tout de même un peu frustré d'un film dont le personnage central demeure énigmatique.

Francine Laurendeau

■ Canada [Québec] 2003, 85 minutes — Réal. : Micheline Lanctôt — Scén. : Micheline Lanctôt — Int. : Sylvie Drapeau, Frédéric de Grandpré, Shanie Beauchamps, Pierre-Luc Lafontaine, Ghislain Tremblay, Onil Mélançon, Micheline Poitras, Francis Rose — Dist. : Alliance.

Le Papillon bleu



Le Piège d'Issoudun

THE SINGING DETECTIVE

Dennis Potter, visionnaire de la télévision britannique, était aussi l'une de ses personnalités les plus controversées et l'un de ses plus brillants scénaristes. Potter avait lui-même adapté pour le cinéma son chef-d'œuvre, la série-culte *The Singing Detective*, avant de mourir en 1994, mais il a fallu attendre l'entrée en scène de Mel Gibson, producteur, pour voir enfin le projet se concrétiser. **The Singing Detective** est transposé de Londres à Los Angeles et des années 1940/1980 aux années 1950/2000, mais autrement reste fidèle à la complexité du récit original qui raconte l'histoire de Philip Marlow (curieusement rebaptisé ici Dan Dark), auteur de romans policiers de seconde zone qui, cloué à son lit d'hôpital par une terrible crise de psoriasis, règle ses comptes avec ses démons — sa femme, sa mère décédée et son alter ego fictif, le *détective chantant* du titre —

dans un enchevêtrement de scènes musicales imaginées, de flash-backs et de rêves de fièvre. Même s'il semble un peu jeune pour le rôle et si la subtilité des dialogues de Potter se perdent parfois dans ses marmonnements, Robert Downey Jr. se glisse avec style, sensibilité et justesse dans la peau de Dan Dark, offrant une interprétation des plus personnelles sans tenter d'imiter l'extraordinaire Michael Gambon qui avait créé le rôle. Bien qu'une comparaison avec la série originale soit inévitable, de trop s'y attarder ne rendrait justice ni au jeu nuancé des excellents comédiens — dont un Mel Gibson tout en finesse dans un contre-emploi surprenant —, ni au travail toujours étonnant de Keith Gordon, l'un des plus singuliers cinéastes indépendants américains actuels. **Mother Night** et **Waking the Dead**, adaptés de romans réputés inattaquables de Kurt Vonnegut et Scott Spencer, plongeaient

The Singing Detective



The Station Agent

THE STATION AGENT

Il très rare qu'un film montre un nain comme personnage principal. Mais c'est justement cette particularité pour le moins singulière qui donne toute la force et l'humanité au premier long métrage de Tom McCarthy. Personnage solitaire, Finbar McBride éprouve une étrange passion pour les trains. Ayant reçu en héritage une gare abandonnée à Newfoundland, dans l'état du New Jersey, il s'y installe et fait la connaissance de deux personnages aussi écorchés par la vie que lui.

Cette trame narrative sert de prétexte à un passionnant film sur la solitude, le néant, l'espace stérile des corps, des âmes et des lieux. Mise en scène tout en nuances et en sobriété par un nouveau venu dans la réalisation, **The Station Agent** se veut également une riche réflexion sur l'amitié dans un monde actuel dépourvu de valeurs, de partage et de communication.

Les éléments symboliques (camion de nourriture, atelier de peinture, voie ferrée...) s'inscrivent dans une problématique liée à la marginalité des personnages. En fin observateur de sa société, McCarthy tisse les toiles profondes des nombreuses blessures des êtres, donnant tout de même un signe d'espoir qui se traduit par une acceptation des intransigeances physiques et psychologiques de la nature humaine. Dans le rôle de Finbar, Peter Dinklage incarne son personnage avec un remarquable sens de la distanciation. Les autres, qu'il s'agisse de Patricia Clarkson ou de Bobby Cannavale, arrivent avec rigueur et prestance à faire ressortir tout le côté poignant de leurs personnages. Un premier film dignement réussi.

Élie Castiel

Claire Valade

■ États-Unis 2003, 90 minutes — Réal. : Tom McCarthy — Scén. : Tom McCarthy — Int. : Peter Dinklage, Patricia Clarkson, Bobby Cannavale, Michelle Williams, Raven Goodwin, Paul Benjamin — Dist. : Alliance.

■ États-Unis 2003, 109 minutes — Réal. : Keith Gordon — Scén. : Dennis Potter, d'après sa série télévisée — Avec : Robert Downey Jr., Robin Wright Penn, Mel Gibson, Jeremy Northam, Katie Holmes, Adrien Brody, Jon Polito, Carla Gugino, Alfre Woodard, David Dorfman — Dist. : Equinoxe.

Sylvia

SYLVIA

Malgré l'émotion qui en émane, *Sylvia* de Christine Jeffs (**Rain**) déçoit. Dommage, car le destin tragique qu'il dépeint méritait beaucoup plus que d'être résumé à de banales scènes de la vie conjugale. Belle, brillante et talentueuse, la poétesse américaine Sylvia Plath avait tout pour être heureuse. Pourtant, le 11 février 1963, à l'âge de trente ans, elle mit fin à ses jours.

Rêvant d'être un écrivain de renommée internationale, Sylvia poursuit des études au Newham College de Cambridge où elle fait la connaissance du poète britannique Ted Hughes (sobriquet Daniel Craig) qu'elle épouse en 1956. Pour relater leur idylle naissante, la réalisatrice nous plonge dans une Angleterre de carte postale. Puis subtilement, la lumière s'assombrit et les extérieurs ensoleillés font place aux intérieurs étouffants. Et la trame sonore de Gabriel Yared de se faire vainement plus insistante...

Sans verser dans le film à thèse féministe, Christine Jeffs évoque sans complaisance que ce sont les tâches ménagères, l'éducation des enfants et la crainte constante d'être trompée par son mari qui ont freiné l'inspiration de Sylvia, peu après la publication de son premier livre, *The Colossus*, en 1960. D'ailleurs, c'est à la suite de sa séparation d'avec Hughes qu'elle puise dans son mal de vivre la force d'écrire ses plus grandes œuvres (*The Bell Jar* et *Ariel*). C'est malheureusement à ce moment que la réalisatrice se montre incapable d'illustrer l'élan créateur de Plath. Avait-elle réellement du génie ? Seule la lecture de ses œuvres pourra nous en convaincre.

Trop mélo et pas assez intello, Sylvia révèle au bout du compte que Jeffs évacue la démarche artistique de Plath au profit de l'anecdote. Quant à Gwyneth Paltrow, elle fait montre d'une belle sensibilité, sans toutefois livrer une interprétation aussi mûre et mémorable que celle de Nicole Kidman en Virginia Woolf dans *The Hours*.

Manon Dumais

Grande-Bretagne 2003, 110 minutes – Réal. : Christine Jeffs – Scén. : John Brownlow – Int. : Gwyneth Paltrow, Daniel Craig, Jared Harris, Blythe Danner, Michael Gambon, Lucy Daventport, Amira Casar – Dist. : Alliance.

WONDERLAND

À Los Angeles, un soir d'été 1981, une tuerie des plus sordides a lieu dans une résidence cosuée de l'avenue Wonderland. L'histoire à l'époque fit couler beaucoup d'encre, non seulement à cause l'aspect macabre des quatre meurtres mais par la notoriété du suspect en cause : la star du cinéma porno John Holmes, surnommé le King. Fasciné par ces crimes crapuleux et surtout par l'aura de l'accusé, le réalisateur James Cox transforme ce fait divers en un film noir et brosse la déchéance d'un homme perdu dans l'univers de l'argent, du sexe et de la drogue.

La structure dramatique se compose principalement d'un très long interrogatoire d'un revendeur de drogue et ami de la star, entrecoupé constamment de flash-backs, puis suivi d'un second interrogatoire, cette fois-ci de Holmes, donnant un tout autre point de vue des crimes commis. Si cette construction permet de confronter deux hypothèses sur la culpabilité possible de Holmes, elle apporte toutefois son lot de longueurs au récit.

Cox utilise abondamment des procédés techniques de montage en accéléré, d'images doubles et multiples à l'écran mais ces diversions technologiques n'entraînent rien à la lourdeur du film qui foisonne d'ailleurs de personnages stéréotypés. On retrouve en effet dans la galerie de portraits les clichés d'usage comme la jeune fille manipulée et dépendante affective, les cocaïnomanes dépravés, les Noirs de service et le baron de la drogue obsédé sexuel.



Wonderland

Val Kilmer s'investit à fond dans le rôle-titre et laisse voir un homme manipulateur et excessif dont tout l'univers bascule autour de lui. Les acteurs principaux semblent d'ailleurs se livrer bataille pour produire le plus d'effets à l'écran. Le résultat, lui, est loin d'être convaincant. *Wonderland* n'a malheureusement ni le rythme rebondissant d'un film d'action, ni l'aspect psychologique d'une enquête policière. Il nage dans des eaux troubles pour nous laisser finalement sur notre soif. ❄

Louise-Véronique Sicotte

États-Unis 2003, 109 minutes – Réal. : James Cox – Scén. : James Cox – Int. : Val Kilmer, Kate Bosworth, Josh Lucas, Carrie Fisher, Dylan McDermott – Dist. : Christal.